

A Venise et Gennevilliers, l'art de Moffat Takadiwa, chercheur d'ordures

Clémentine Mercier

6-8 minutes

Expo

Article réservé aux abonnés

Représentant du Zimbabwe à la Biennale de Venise, la nouvelle vedette de l'art africain dénonce les vestiges de la colonisation à travers de séduisantes tapisseries composées des ordures de son pays, souvent envoyées par l'Occident.

Il a tapé dans l'œil de Beyoncé... Et le rappeur Jay-Z lui a acheté plusieurs pièces. Moffat Takadiwa, nouvelle coqueluche de l'art africain, représente actuellement le Zimbabwe à la 60e Biennale de Venise. Il y est présenté avec d'autres artistes, sélectionnés par Rafael Chikukwa, directeur de la [Galerie nationale du Zimbabwe](#), musée né en 1957, avant l'indépendance du pays. En France, c'est à la galerie Edouard-Manet de Gennevilliers que l'on peut admirer ses œuvres. De grandes tentures aux formes cellulaires et oblongues se détachent des murs blancs, comme en lévitation. Majoritairement noires et blanches, avec quelques touches de couleurs, ces tapisseries de figures géométriques, aux contours flous, scintillent discrètement.

Transpercer les objets

De loin, elles ressemblent à de la joaillerie ou à des ex-voto de sorcellerie. De près, l'œil fait le point et c'est le choc. Chaque tapisserie est constituée de milliers de petites pièces en plastique : bouchons, minifioles de sauce soja, touches de claviers d'ordinateur, poils de brosses à dents... Sous nos yeux, les déchets se matérialisent en tentures organiques, finement tissées, attirantes et dérangeantes, miroir d'une surconsommation saccageuse. «*Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or*», a écrit Baudelaire. C'est exactement ce que fait Moffat Takadiwa avec les ordures de son pays, rebuts le plus souvent envoyés en Afrique par les pays occidentaux.

Aidé par une petite équipe qui maîtrise le tri des déchets et la sécurisation des sites, Moffat Takadiwa puise dans les immenses décharges à ciel ouvert autour d'Harare, la capitale zimbabwéenne. «*Dans la plupart des pays africains, les décharges ne sont que des champs ouverts, rarement gérés par l'Etat ou les autorités locales*», précise l'artiste. Pour tisser ses pièces – un art qu'il considère comme un outil d'émancipation collective –, il fait appel à des petites mains qui nettoient les objets et les transpercent, pour ensuite les assembler. Ses œuvres racontent toutes une histoire, en référence à la culture orale

korekore, à sa province d'origine ou à l'histoire coloniale du pays. *«La plupart des dessins de mes sculptures font aussi référence à l'histoire de l'art. Mes formes animales sont une allusion à Picasso par exemple, explique l'artiste. Certaines de mes œuvres sont directement inspirées de vues topographiques des terres agricoles du Tengwe. Les formes circulaires et arrondies sont une évocation de ces paysages rationalisés, ainsi que du vert des champs.»*

Parterre de brosses à dents

Né en 1983, Moffat Takadiwa a grandi dans la région rurale du Tengwe, dans le district de Hurungwe, *«où le tabac était cultivé comme principal produit commercial, à l'échelle industrielle, par de riches fermiers blancs. A cette époque, le pays faisait l'objet d'une réforme agraire radicale et d'une redistribution des terres. Mon père travaillait dans une épicerie et une quincaillerie, tandis que ma mère était à la maison, aidant parfois dans notre petite ferme.»* Takadiwa a toujours voulu être un artiste. Après le lycée, il étudie les beaux-arts à l'école polytechnique d'Harare, sans obtenir de diplôme. *«Les graves difficultés économiques du Zimbabwe ont eu des répercussions sur mes études.»* Dès sa sortie d'école, il produit des œuvres à partir des déchets.

Avant Venise, en 2023, Moffat Takadiwa a eu les honneurs d'une exposition solo à la [Galerie nationale du Zimbabwe](#), intitulée *Vestiges of Colonialism*. Parmi d'autres, l'œuvre *Walk of Shame*, visible sur le site internet du musée, est un monumental parterre de brosses à dents sur lequel se détache une étoile à six branches. Moffat Takadiwa ne voudrait pas que l'on interprète mal son œuvre qui s'inspire du *Walk of Fame* de Los Angeles : *«Nous avons peu de liens avec la culture juive au Zimbabwe, bien que le peuple Bemba ait des similitudes avec les traditions juives.»* L'artiste rappelle que le musée d'Harare possède des objets témoignant de ces liens. *«L'étoile à six branches est un motif très ancien en Afrique, qui préexiste à l'étoile de David. C'est un symbole de sagesse, de vie et de santé que je choisis de représenter sur le sol zimbabwéen dont les ressources ont été piétinées par les colons. [...] La voie sur laquelle nous sommes engagés, qui conduira la Terre à une quasi-extinction, est une marche de la honte.»*

«Crimes contre l'environnement»

Tissus de détritux aux formes séduisantes, l'art de Moffat Takadiwa est engagé. Issu d'une génération pressée de se débarrasser des stigmates du colonialisme, l'artiste veut rendre à l'Occident la monnaie de sa pièce. Il considère d'ailleurs le commerce, grand producteur de poubelles, comme un outil néo-impérialiste, une *«arme de domination et de persuasion pour amener des personnes à penser comme les Occidentaux»* (in *Moffat Takadiwa*, catalogue 2022). A Gennevilliers, deux œuvres évoquent l'oiseau mythique du Zimbabwe. Dessinés d'après les sculptures en stéatite des ruines de la cité médiévale du Grand Zimbabwe, ces aigles figurent l'emblème national, reproduits sur le drapeau et les billets de banque. *«Ces sculptures nous ont été volées par les colons au XIXe siècle»*, précise Moffat Takadiwa. Installées pendant un temps dans la demeure sud-africaine de Cecil Rhodes, impérialiste britannique et fondateur de la Rhodésie – nom colonial du Zimbabwe –, les oiseaux de pierre ont été rendus à leur pays d'origine depuis.

«L'objectif est de mettre en évidence les crimes contre l'environnement commis par l'homme en mettant en lumière les abus commis sur la Terre.» Venu de la

campagne, Moffat Takadiwa est sensible au sort des travailleurs agricoles, mis au ban de la société, et aux questions de réappropriations foncières. «*Regarder mes tapisseries, c'est comme regarder la Terre depuis l'atmosphère, tout en étant confronté à des questions épineuses comme le pillage des terres par le colonialisme mais aussi par la manière dont on peut inverser les choses, et s'en sortir, par le biais de la récupération par exemple.*» En 2019, Moffat Takadiwa a fondé, autour de son atelier, le Mbare Art Space au cœur de Mbare, quartier populaire d'Harare, centre de la microéconomie du recyclage du pays. Il ambitionne de créer un quartier des arts autour de ce centre social créatif, où travaillent déjà une trentaine d'artistes.

Moffat Takadiwa, *Tales of the Big River* Galerie Edouard-Manet, Gennevilliers. Jusqu'au 1er juin.